

# EXPÉDITION SCIENTIFIQUE EN MÉSOPOTAMIE.

---

## INTRODUCTION.

---

Dans la première partie de ce travail, j'ai dû souvent invoquer l'autorité des inscriptions babyloniennes à l'appui des résultats topographiques et archéologiques auxquels je crois être parvenu. Il est temps que j'établisse l'exactitude de mes déchiffrements.

Mais, avant d'exposer le côté philologique de ces recherches, que l'on me permette une observation. C'est moins sur les résultats acquis, selon moi, à la science, que sur les difficultés combattues et surmontées, qu'il est juste de juger ce travail. Les progrès que ces recherches sont appelées à faire donneront un jour aux documents assyriens, pour l'histoire de l'humanité, une importance qu'on ne leur soupçonnait pas. Néanmoins, même dans l'état actuel de ces études, les conséquences auxquelles j'ai été conduit trouvent, dans l'ethnologie antique, d'importantes applications qui suffiraient à elles seules pour donner à l'Expédition scientifique de France en Mésopotamie des titres à la reconnaissance du monde savant.

En écrivant ces pages, je ne me fais que l'organe de la conviction qui animait notre regrettable chef, M. Fulgence Fresnel. Au milieu des difficultés nombreuses que nous avons eu à vaincre, il n'a jamais désespéré du succès, et m'a souvent encouragé à poursuivre l'interprétation des textes assyriens, dont il sentait mieux qu'un autre toute l'importance.

Si la clarté est la première qualité, et, pour ainsi dire, le premier devoir de toute œuvre littéraire, combien ne doit-on pas l'exiger dans des matières aussi neuves, où l'esprit est plus enclin à contester qu'à admettre, pour des résultats qui sont naturellement exposés à la suspicion légitime du lecteur impartial! Aussi dois-je, si j'ai bien compris ma tâche, m'attacher, non-seulement à être clair, mais encore à faire preuve d'une parfaite sincérité, et avouer en toute humilité l'imperfection de nos connaissances.

Toutefois, sans exagérer l'importance de mes résultats, je crois pouvoir avancer ici que j'ai été conduit à des faits *positifs*. Deux difficultés se présentaient : le déchiffrement des

caractères en eux-mêmes, et l'interprétation linguistique des textes. Or on peut se demander, en faisant abstraction de la seconde, si la première a été tranchée, et si la clef du déchiffrement est trouvée.

Pour pouvoir administrer la preuve de ce fait, et la rendre en quelque sorte palpable, je dois entrer dans quelques développements et résoudre une question préliminaire.

I. Comment s'est-on cru autorisé à tenter le déchiffrement des textes assyriens?

En voici la réponse.

Longtemps avant que la découverte de Ninive eût révélé l'existence d'une civilisation que l'on croyait à jamais perdue, on avait déjà, sans le savoir, rencontré et copié plusieurs inscriptions assyriennes. A Persépolis, à Van, à Hamadan, à Babylone, à Ctésiphon, des voyageurs avaient trouvé des textes en caractères étranges qu'ils avaient rapportés en Europe : pendant deux siècles, ces textes avaient, de temps à autre, vivement préoccupé les savants<sup>1</sup>, mais étaient restés pour tous une lettre morte.

Les caractères qui entrent dans ces monuments épigraphiques offrent tous un élément commun dont une des extrémités est plus aiguë que l'autre; il peut être comparé à un coin ou à une pointe de flèche.

Ces caractères, découverts depuis longtemps<sup>2</sup>, ne furent l'objet d'une attention sérieuse que vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le célèbre voyageur Niebuhr copia plusieurs de ces monuments à Persépolis; il reconnut de prime abord trois systèmes différents d'écriture, mais toujours formés par le même élément, le *coin*.

Niebuhr attribua bien aux Perses la rédaction de ces inscriptions, il distingua bien les trois différents alphabets; mais, ce qui pourra nous sembler étrange, il crut que les anciens rois « s'étaient donné une peine infinie pour s'immortaliser<sup>3</sup>, » en choisissant trois différents *alphabets* pour raconter leurs exploits.

Plus tard, on supposa avec raison que ces trois prétendus *alphabets*, qu'on rencontrait toujours l'un à côté de l'autre et dans un même ordre invariable, exprimaient aussi trois langues différentes. Tant il est vrai que les faits les plus simples sont les plus difficiles à constater. On se flatta alors que le déchiffrement d'un de ces idiomes amènerait nécessairement à l'intelligence des deux autres.

On admit l'existence à Persépolis, Hamadan et ailleurs, d'*inscriptions trilingues*; on supposa que chaque langue était exprimée par un alphabet différent, mais formé par le même élément, le *coin*.

<sup>1</sup> Les Persans modernes croient reconnaître dans les inscriptions cunéiformes de Persépolis et de Hamadan les décrets de Djemshid et de Fériidou. Quelque erronée que soit cette opinion, elle est aussi raisonnable que celle qui les attribue à Sémiramis. Mais que dire de l'hypothèse de quelques touristes du dernier siècle, qui, en rejetant l'origine humaine de ces documents, ont cru devoir les regarder

comme une œuvre de vers rongeurs? Nous ne ferions pas à cette opinion l'honneur de la citer, si elle ne prouvait une fois de plus, que, quelque absurde qu'elle soit, une hypothèse a toujours trouvé des défenseurs.

<sup>2</sup> Le premier voyageur qui parla sérieusement de ces inscriptions fut Chardin.

<sup>3</sup> Niebuhr. *Voyage en Arabie*, t. II, p. 113.

## INTRODUCTION.

3

C'est ce mot de *coin* qui a donné naissance à la désignation allemande de *keilschrift*, au nom français *cunéiforme*<sup>1</sup>. Ce dernier terme, composé d'après le génie de la langue latine, est accepté partout, et, quelque objection qu'on puisse faire contre sa précision, on n'a plus le droit de s'élever contre l'usage qui l'a consacré et vulgarisé.

Les historiens grecs nomment l'écriture cunéiforme *γράμματα ἀσσύρια*<sup>2</sup>; nous verrons que cette désignation ne dit pas assez. On fait également mention des *ισρά γράμματα* de Babylone; et, si nous possédions encore le traité que Démocrite d'Abdère composa sur l'*écriture sacrée de Babylone*, nous dévoilerions peut-être des mystères que nous n'avons pas encore pu pénétrer.

II. La découverte de Ninive prouva définitivement que le système d'écriture placé partout en troisième lieu est réellement celui dont se servirent les Assyriens. Les savants s'étaient doutés de ce fait, confirmé il y a quinze ans seulement; mais on avait négligé ce système à cause de l'apparente difficulté qui décourageait les savants, et l'on s'était surtout appliqué à l'examen du premier genre d'écriture, qui paraissait et qui était en effet beaucoup plus facile à déchiffrer.

Et c'est en réalité le déchiffrement du premier système qui seul a rendu possible l'interprétation des textes assyriens.

Quel était cet alphabet? quelle était cette langue? quel était le peuple qui en fit usage? et comment est-on parvenu à répondre à ces questions?

On y a été conduit par la simple hypothèse d'un érudit de Hanovre, ou, si l'on veut, par un de ces heureux hasards dont les hommes de génie ont seuls le privilège. Nous insisterons d'autant plus sur le mérite de ces premiers travaux de George Frédéric Grotefend, qu'on a voulu, dans ces derniers temps, lui enlever la palme qu'il a méritée. C'est lui qui a le premier, et déjà en 1802<sup>3</sup>, frayé la voie au déchiffrement des inscriptions cunéiformes.

Sa manière de procéder rappelle l'histoire de l'œuf de Colomb. Voici les faits :

<sup>1</sup> Tychsen, Grotefend et d'autres adoptèrent le terme latin *inscriptiones cuneatæ*, d'où les Anglais ont formé l'expression barbare *cuneatic writing*. On dit aussi *arrow-headed scripture*.

<sup>2</sup> Le passage principal (Hér. IV, LXXXVII) est celui où il est dit que Darius fit graver sur deux stèles de marbre blanc une inscription commémorative de son expédition scythique et de son passage du Bosphore. Il est évident que *γράμματα ἀσσύρια* signifie ici ce que nous désignons par le mot *cunéiforme*. Strabon distingue entre *γράμματα ἀσσύρια* (XIV, c. v) et *γράμματα περσικά* (XV, cap. III); de même Arrien (*Anab.* I, II, c. v et I, VI, c. XXI).

<sup>3</sup> Grotefend lut, le 4 septembre 1802, son mémoire à la Société de Göttingue, et, dans la même séance, Heyne rendit compte des premiers déchiffrements des hiéroglyphes. Le

mémoire de Grotefend portait le titre : *Prævia de cuneatis quas vocant inscriptionibus persepolitans legendis et explicandis relatio*; Gött. 1802. Avant Grotefend, nous citons pour mémoire seulement, mais en insistant sur la nullité de leurs résultats, les écrits suivants : Tychsen, *De cuneatis inscriptionibus persepolitans lucubratio*; Rostock, 1798. — S. S. Witte, *Über die Bildung der Schriftsprache und den Ursprung der keilförmigen Inschriften zu Persepolis*; Rostock, 1799. — Dr. Fr. Münter, *Versuch über die keilförmigen Inschriften zu Persepolis*; Kopenhagen, 1802. (Münter fixa avec raison, comme époque des inscriptions de Persépolis, le temps qui sépare Cyrus d'Alexandre). — Lichtenstein, dans *Braunschweigisches Magazin*, 1800. — Id. *Tentamen palæographiæ assyrio-persicæ*; Helmstad. 1805. (Singulier exemple d'aberration et de suffisance! La traduction que donne

Nous avons vu qu'un des trois systèmes occupe invariablement la première place : de là, Grotefend conclut qu'il exprimait la langue des maîtres de Persépolis. Une circonstance heureuse rendit cette idée plus féconde : il se trouva que ce premier genre d'écriture était le plus simple, et qu'il ne se composait que d'un nombre très-restreint de caractères. Du reste, Niebuhr avait déjà signalé ce dernier fait. En outre, le savant de Hanovre remarqua qu'il se trouvait, après certains assemblages de caractères, un coin oblique, dans lequel il crut voir un indice de la séparation des mots.

En comparant les inscriptions des portes de Persépolis, Grotefend vit qu'il y en avait deux qui étaient presque identiques<sup>1</sup>. Dans toutes les deux se trouvait souvent répété un mot qu'il crut pouvoir interpréter par *roi*. La seule différence qui séparait ces deux documents était celle-ci : la première inscription commençait par un groupe que nous nommerons (A), et que voici :

𐎠 𐎡 𐎢 𐎣 𐎤 𐎥 𐎦 𐎧 (A)  
D A R H W U SCH.

La seconde inscription montrait, au commencement, le groupe (B) :

𐎠𐎡 𐎢 𐎣 𐎤 𐎥 𐎦 𐎧 (B)  
KH SCH H A R SCH A.

Le reste des deux textes était presque semblable : seulement, dans le premier, se trouvait, au milieu, un groupe (C) :

𐎠 𐎡 𐎢 𐎣 𐎤 𐎥 𐎦 𐎧 (C)  
V I SCH T A S P.

La seconde inscription substituait à ce groupe C le mot A commençant le premier texte.

Grotefend conclut que A, B, C étaient des noms propres, et qu'il avait devant lui une filiation dans laquelle C était le père de A, et A celui de B. Mais C n'était pas suivi du groupe si souvent répété, et que Grotefend regardait comme signifiant roi. Le savant allemand en inféra que C n'avait pas régné, mais que seulement A avait fondé une dynastie.

Mais quel pouvait être ce roi, et quel était son fils ?

Grotefend savait, par les auteurs anciens, que les rois de la race d'Achéménès avaient

Lichtenstein d'une inscription de Persépolis occupe plus de six pages in-octavo d'une traduction fidèle quoique un peu libre : le texte contient un « discours que le prêtre du temple du Dieu de la mort adresse aux femmes revêtues d'habits de deuil » (voy. de Sacy, *infra citat.*) ; on remarque parmi les exhortations une phrase comme celle-ci : « L'armée du ciel nous abreuve de vinaigre, » etc.) — Hager, dans le *Monthly magazine*, Aug. 1801 : *A dissertation on the newly discovered babylonian inscriptions*. — S. de Sacy, dans sa lettre

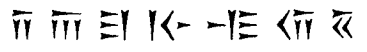
à M. Millin, *Magasin encyclopédique*, an XIII, a rendu le premier justice à Grotefend.

<sup>1</sup> Comparez le Mémoire de Grotefend dans le célèbre ouvrage de Heeren : *Ideen über die Politik und den Handel der vornehmsten Völker der alten Welt*, t. I, 1<sup>re</sup> partie ; éd. de 1805 et de 1824. — *Mines de l'Orient*, vol. V, n° 6. — *Göttinger gelehrte Anzeigen*, 1828, p. 108. — Comparez : Bellino dans les *Transactions of the Bombay Society* ; — *Friend of India*, 1818 ; — *Quarterly oriental magazine*, 1824.

## INTRODUCTION.


5

construit le palais de Persépolis : cette opinion avait déjà été exprimée par des voyageurs qui avaient visité ces remarquables restes de l'antiquité asiatique. Parmi les rois de Perse, il n'y en avait que deux auxquels il pouvait attribuer la fondation d'une dynastie, Cyrus et Darius. Quant au premier, le mot A parut trop long pour pouvoir exprimer le nom du fondateur de l'empire, et, en outre, C et B auraient dû être identiques, parce que le père et le fils de Cyrus s'appelèrent tous les deux Cambyse. En éliminant Cyrus, Grotefend se décida pour Darius : il assimila donc le groupe C à Hystaspe, et B à Xerxès. Il se mit donc hardiment à épeler le groupe A, en consultant l'hébreu דריוש et les noms grecs Δαριαύης et Δαρείος, de la manière suivante :

  
 D A R H W U SCH.


Des études ultérieures établirent qu'il ne s'était trompé qu'au sujet du signe 𐎠𐎡, qui représente *y*, et dont la valeur réelle ne fut reconnue que beaucoup plus tard par Jacquet.

Pour déchiffrer le nom de Xerxès, l'ingénieux savant se souvint du nom hébraïque אַחַשְׁוֵרֶשׁ ; il attribua à 𐎠𐎡 la valeur de *kh*; les autres signes étaient déjà contenus dans le nom supposé de Darius. Il lut donc :

  
 KH SCH H A R SCH A.

Dans cette première lecture, il n'y avait de mal lu que le même signe.

Le troisième groupe, dans lequel Grotefend vit le nom d'Hystaspe, restait encore à expliquer. Les livres zends donnent le nom de *vistâspa*, les Persans appellent ce personnage Gostasp; après quelques incertitudes, Grotefend lut donc le groupe C :

  
 V I SCH T A S P.

Il ne s'était pas trompé.

En même temps, les hiéroglyphes des Pharaons et des Ptolémées commençaient à éveiller l'attention des savants; on connaissait déjà quelques signes, à l'aide desquels on pouvait lire la forme égyptienne du nom de Xerxès. Or il se trouve à Paris, au cabinet des médailles, un vase présentant deux inscriptions, l'une en hiéroglyphes et l'autre en signes cunéiformes<sup>1</sup>. La première, celle en hiéroglyphes, se lit Xerxès, et les signes cunéiformes étaient identiques au groupe que Grotefend avait interprété par le nom de Xerxès.

Telle fut l'heureuse combinaison du savant hanovrien qui, par cette idée féconde, a ouvert la voie des découvertes; mais, quelque remarquable que fût ce premier résultat, Grotefend ne put pas déchiffrer et interpréter toute l'inscription, et, malgré ses efforts, il dut

<sup>1</sup> Voyez Saint-Martin dans un mémoire lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 20 décembre 1822, et imprimé dans les *Mémoires de l'Académie*, t. XII, p. 144

et suiv. La légende égyptienne fut déchiffrée par Champollion. Voyez aussi le même article dans Klaproth : *Aperçu de l'origine des diverses écritures de l'ancien monde*, 1832.



laisser ce soin à d'autres. Il crut cependant reconnaître dans l'idiome de ce premier système la langue du Zend-Avesta : c'était beaucoup à cette époque. Nous savons maintenant que, si la langue perse n'est pas identique à l'idiome de Zoroastre, elle en approche notablement.

Vingt ans après cette première découverte, le savant norvégien Rask<sup>1</sup> reconnut dans un groupe la désignation d'Achéménide, et lut les lettres  $\text{𐎠𐎡}$  *m* et  $\text{𐎠𐎢}$  *n*. Dix ans s'écoulèrent sans résultat notable, jusqu'au moment où MM. E. Burnouf et Lassen firent simultanément de ces documents l'objet de leurs études. Ces savants virent dans une inscription plus longue un mot que les résultats déjà obtenus leur permirent de lire *mād*; ils y reconnurent le nom de la Médie. On chercha en conséquence à trouver les noms des autres satrapies de l'empire perse. Ce mot de Médie était immédiatement suivi d'un groupe de sept lettres dont la première seule demeurait encore inconnue, tandis que les six autres se lisaient *dkhtris*. Quoi de plus naturel que de supposer ici le nom de la Bactriane ? On obtint donc, pour le premier caractère inconnu  $\text{𐎠𐎣}$ , la valeur de *b*; on lut le nom entier *Bākhtris*, et, avec cette valeur, on parvint à déchiffrer un autre nom, *Bābirus*, l'appellation perse de Babylone.

D'autres noms géographiques fournirent de nouvelles valeurs alphabétiques. Burnouf et Lassen furent ainsi en mesure, dès 1836, d'aborder l'interprétation des inscriptions en s'appuyant sur le sanscrit, le zend et le persan moderne, qui ont de nombreuses affinités avec la langue des textes perses. Cependant la brièveté des documents connus alors ne fournit pas aux savants d'éléments suffisants pour contrôler toutes leurs opinions : nombre de fautes furent commises dans les détails<sup>3</sup>, bien que le sens général des inscriptions fût déjà établi avec une suffisante exactitude.

<sup>1</sup> Rask, *Ueber das Alter und die Echtheit der Zendsprache und des Zend-Avesta*, etc. Berlin, 1826. — Il est digne de remarque que toutes les premières tentatives pour déchiffrer ces inscriptions ont été faites dans la partie de l'Allemagne du Nord dont Hambourg est le centre. Cette ville est encore l'endroit d'où sont sorties les premières éditions du Koran et du Zend-Avesta.

<sup>2</sup> Eugène Burnouf, *Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes trouvées près d'Hamadan*; Paris, 1836. — Dr. Chr. Lassen, *Die altpersischen Keilinschriften von Persepolis. Entzifferung des Alphabetes und Erklärung des Inhalts*; Bonn, 1836. — Nous n'aborderons pas la question de priorité entre ces deux érudits; pourtant, la découverte importante des noms géographiques semble appartenir à Burnouf. M. Lassen a été, à ce sujet, attaqué avec véhémence en Allemagne, mais sans jamais répondre aux accusations qu'on formulait contre lui. Nous regrettons le silence du célèbre indianiste, qui, selon nous, n'aurait pas dû laisser sans réponse le réquisitoire que M. Holtzmann lança contre lui en faveur de Burnouf. La justice cependant nous force à insister sur le déchiffrement de quelques lettres importantes qui sont bien

la propriété de M. Lassen, comme sur les nombreuses corrections faites par lui dans des articles du journal : *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, et dans l'article *Persepolis* dans l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber.

<sup>3</sup> Parmi les travaux faits après MM. E. Burnouf et Lassen, il faut citer les travaux de Beer. *Allgemeine Hallische Literaturzeitung*, 1838, et de Jacquet, dans son Examen critique (inachevé) du livre de M. Lassen (*Journal asiatique*, 1838), puis l'annonce du livre de Burnouf, par M. Obri d'Amiens (*Journal asiatique*, oct. 1836). — Aussi Grotefend fit paraître : *Neue Beiträge zur Erläuterung der Persepolitischen Keilschrift*; Hanover, 1837. — Holtzmann trouva plusieurs valeurs en 1845. — Westergaard rapporta, en 1843, l'inscription sépulcrale de Darius I, dite inscription de Nakch-i-Roustam, sur laquelle il existe un travail de M. Hitzig de Zurich. — Nous citons encore, sans les mettre sur la même ligne que les ouvrages précités : B. Ed. Pote, *Remarks on the nature and the language of the cuneiform inscriptions of ancient Persia*; London, 1837. — W. Price, *Journal of the british embassy to Persia : also a dissertation on the antiquities of Persepolis*, 1835.

## INTRODUCTION.

7

Il fallait la découverte de monuments plus considérables, comme la fameuse inscription de quatre cents lignes, gravée par Darius, fils d'Hystaspe, en trois langues, sur le rocher de Bisoutoun, l'antique Bagastana. Nous devons la connaissance de ce document remarquable au courage du colonel sir Henry Rawlinson<sup>1</sup>. Non-seulement il copia, en bravant bien des difficultés, cette inscription, sculptée à trois cents pieds au-dessus du sol, mais il a, de plus, le mérite de l'avoir expliquée le premier. Il ne peut, il est vrai, revendiquer la gloire du déchiffrement des caractères, puisque Grotefend, Burnouf et Lassen avaient, longtemps avant lui, trouvé la valeur de ces signes; mais ce qui lui revient de droit, c'est d'avoir profité des découvertes de ses devanciers pour étendre le domaine de la science, c'est d'avoir continué leur œuvre.

En constatant l'importance de l'inscription que l'on doit à sir Henry Rawlinson, il nous sera permis d'exprimer le regret qu'il en ait si longtemps réservé la connaissance pour lui seul, et qu'il ait retardé ainsi les résultats que le monde savant était en droit d'en attendre.

Le monument de Bisoutoun contient l'histoire des premières années du règne de Darius, et relate brièvement la répression des révoltes que ce prince eut à combattre dès le début de son règne.

Ce texte, confirmant les assertions d'Hérodote, prouve l'authenticité de la généalogie de Darius, transmise par le père de l'histoire; il donne presque les mêmes noms des sept grands de Perse qui délivrèrent leur pays du joug de Pseudo-Smerdis, le mage Gomatès, et qui mirent fin à une usurpation devant rétablir la dynastie mède, déchue depuis l'avènement du grand Cyrus.

La lecture de plus de cent vingt noms propres que renferme le document de Bisoutoun est à elle seule une éclatante confirmation des valeurs attribuées aux signes perses par Grotefend, Burnouf, Lassen et d'autres. L'épreuve la plus décisive que puisse subir un alphabet quelconque est certainement son application; et, lorsque les résultats sont par là complètement justifiés, on peut affirmer l'exactitude de sa transcription. Ainsi, quand, à l'aide des données dont nous parlons, on lit les noms des aïeux de Darius: *Arsâma*, *Ariyârâma*, *Cispis*<sup>2</sup>, *Hakhâmanis*, qu'Hérodote nomme, dans le même ordre, Arsamès, Ariaramnès, Teispès et Achæmènes; quand on rencontre le nom du prédécesseur de Darius, *Kambouziya*, et de son père *Kourous*, peut-on douter encore que l'on n'ait reconnu la valeur exacte des caractères, ou peut-on croire qu'on leur ait attribué une signification erronée?

Lorsque vous étudiez une langue ayant un alphabet différent de la vôtre, vous acceptez les valeurs données aux lettres par la grammaire, sans demander sur quoi se fonde cette

<sup>1</sup> *The persian cuneiform inscription at Behistun, deciphered and translated; with a memoir on Persian cuneiform inscriptions in general, and on that of Behistun in particular*, by Major H. C. Rawlinson, C. B. etc. Royal Asiatic society, 1846 (3 cahiers). — Plus tard, en 1849 et 1850, parurent

deux livraisons d'un vocabulaire perse du même auteur, mais qui en comprennent à peine la moitié. Si le savant auteur le continuait aujourd'hui, il y aurait certainement une immense différence entre la première et la seconde partie.

<sup>2</sup> *C* exprime le son français de *tch*, et *z* celui de *j*.

transcription; vous vous contentez d'en apprécier les résultats. L'écriture cunéiforme perse en est là, et son déchiffrement doit être regardé désormais comme un fait accompli. Avec l'alphabet, tel que les efforts réunis de plusieurs savants<sup>1</sup> l'ont retrouvé, non-seulement on lit les noms propres, mais on explique encore le corps des inscriptions rédigées en une langue inconnue jusqu'ici et dont on a pu reconstituer et la grammaire et le dictionnaire.

Ce dernier fait n'est pas le moins important. Il pourrait cependant sembler qu'on se meut dans un cercle vicieux, qu'on a à craindre une pétition de principe. Il n'en est pas ainsi. Quoique l'idiome de Darius et de Xerxès ne nous fût pas connu auparavant, nous connaissions déjà plus ou moins complètement deux langues, le sanscrit et le zend, dans lesquelles on saisit une parenté avec le perse antique. De plus, nous savons parfaitement la langue dérivée, encore vivante, le persan moderne. Les principes de la grammaire comparée ont pu triompher des difficultés de l'interprétation, et l'on a expliqué la langue des anciens Perses.

Pour nous servir d'une comparaison, supposons l'italien perdu, ne pourrait-on, au moyen du latin et de l'espagnol, retrouver cette langue? Un autre exemple plus frappant: ne pouvons-nous pas apprendre le vieux provençal par des considérations linguistiques analogues?

Nous avons la certitude que la première espèce des inscriptions trilingues représente la langue des Perses, par ces deux raisons:

- 1° Tous les noms propres de ce peuple sont faciles à expliquer à l'aide de cet idiome;
- 2° Cet idiome est évidemment la source d'où dérive le persan de nos jours.

Telle est, en résumé, la réponse à la question que nous nous sommes posée plus haut.

III. La connaissance des textes perses étant un fait prouvé, elle doit nous servir de moyen pour interpréter les deux traductions dont ils sont toujours accompagnés.

La langue, de fond arien, des anciens Perses, n'était pas parlée dans toute l'étendue de l'empire de Darius, quoiqu'elle fût partout langue officielle. Les Ariens eux-mêmes, dont les premières demeures se trouvaient dans l'extrême Orient, ne s'étaient rapprochés de l'ouest qu'à une époque que l'on peut aujourd'hui assigner. Les Perses avaient dû rencontrer dans l'Assyrie, la Médie et d'autres contrées plus occidentales, des populations que je désignerai sous le nom de touraniennes (scythiques, tataro-finnoises) et des populations sémitiques: mais, malgré leur grande puissance, ils ne purent jamais propager leur propre langue au-delà des montagnes qui séparent de l'Iran proprement dit les pays arrosés par les confluent de l'Euphrate et du Tigre. A l'ouest des monts Zagros et Cambélidus, on parlait, depuis un temps immémorial, tout comme aujourd'hui, un idiome sémitique qui lui-même l'avait

<sup>1</sup> Après H. Rawlinson parurent: Benfey, *Die persischen Keilinschriften*, etc. 1847. — Dr. Julius Oppert, *Das Lautsystem des Altpersischen*; Berlin, 1847. — Id. *Observations sur la langue dans laquelle sont conçues les inscriptions cunéiformes du premier système*. — Id. *Les inscriptions des Aché-*

*ménides, conçues dans l'idiome des anciens Perses* (*Journal asiatique*, 1851, 1852). — Dr. Fr. Spiegel, *Beiträge zur iranischen Sprachkunde: erstes Heft*. Erlangen (*sine anno*). — Oppert, *Die Grabinschrift Darius I in Naksh-i-Rustam*, dans le *Journal de la Société orientale d'Allemagne*, 1857.



## INTRODUCTION.

9

emporté sur le langage d'une race touranienne, occupant le pays avant l'arrivée des fils de Sem.

Ces peuplades septentrionales, vaincues et refoulées au delà des montagnes, se maintinrent en Médie, en Parthie et dans les pays situés plus au nord. Quoique les conquérants ariens fissent dominer leur idiome dans une grande partie de la Médie et dans la Perse entière, une fraction considérable de la population médiatique n'abandonna pas son dialecte touranien, phénomène linguistique qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. Cette langue scythique doit donc être un des idiomes auxquels appartiennent les inscriptions cunéiformes. En effet, pour se faire comprendre par les populations scythiques de la Médie et de la nation sémitique de l'Assyrie subjuguée, les rois de Perse sacrifièrent sagement un faux orgueil national aux exigences de la situation, et condescendirent à accompagner leurs édits, rédigés en perse, de traductions dans les idiomes de leurs autres sujets : ces idiomes ne pouvaient être et ne sont réellement que le *médo-scythique* et l'*assyrien*, qui survécut même au superbe langage de Cyrus.

Mais nous, investigateurs *épigones* des antiquités asiatiques, nous devons une grande reconnaissance aux monarques ariens, car c'est à leurs considérations administratives seules que nous sommes redevables de l'interprétation des inscriptions de Ninive.

IV. Les trois systèmes d'écriture des inscriptions trilingues représentent donc les trois idiomes suivants :

- 1° LA LANGUE PERSE, langue maternelle de Cyrus;
- 2° LA LANGUE MÉDO-SCYTHIQUE, idiome des populations touraniennes de la Médie;
- 3° LA LANGUE ASSYRIENNE, parlée à Ninive et à Babylone.

Au premier aspect, le second et le troisième système sont différents; mais nous verrons que cette différence n'est qu'apparente, et que, identiques quant à l'origine, ils ne représentent que deux styles d'un même genre d'écriture, dissemblables dans la forme seulement, comme le sont deux variétés de l'écriture phénicienne.

Le système cunéiforme perse, au contraire, forme, à lui seul, un genre tout à fait distinct de toute autre écriture connue; nous le désignons sous le nom d'*écriture arienne*.

Nous avons adopté, pour le système qui nous occupera dans ce travail, le nom d'*écriture anarienne*.

Dans le cours de notre exposition, nous verrons que l'emploi de cette écriture ne se borna pas aux deux idiomes *médo-scythique* et *assyrien* seuls. Nous connaissons déjà trois autres langues qui furent représentées par ses éléments : le *susien*, l'*arméniaque* (l'arménien antique) et le *casdo-scythique*, et il est plus que probable que des explorations entreprises en Mésopotamie et en Perse mettront au jour des documents écrits en caractères *anariens*, mais rédigés dans des idiomes inconnus encore.

Les trois langues dont nous venons de parler ne présentent plus de difficultés de déchiffrement : on peut transcrire en caractères connus la presque totalité des textes. Mais on ne comprend encore rien de ces inscriptions susiennes arméniaques et casdo-scythiques, sauf

quelques noms propres, les langues elles-mêmes nous étant complètement inconnues. Nul doute que l'on parviendra à expliquer ces monuments, puisqu'il n'y a pas d'inscription qui, écrite pour être lue, ne doive l'être.

Nous disons avec Archimède : *Δός μοι ποῦ στήω*, « donne-moi un point d'appui. » Donnez un point de départ, trouvez une base, et il n'y a pas d'œuvre émanant de l'esprit humain qui puisse résister à la sagacité humaine : le même souffle divin qui a aidé à la création d'une pensée oubliée inspire aussi celui qui veut la retrouver.

Il est une mémoire de l'humanité, comme il est une mémoire de l'individu : et, comme nous rappelons à notre souvenir des faits enfouis en nous pendant de longues années, et surgissant soudain comme par miracle, ainsi l'humanité tout entière peut faire revivre des pensées qu'elle avait oubliées pendant des siècles.

Nous divisons notre travail en trois livres :

PREMIER LIVRE : Des signes de l'écriture anarienne.

DEUXIÈME LIVRE : Principes fondamentaux de l'idiome sémitique des Assyro-Chaldéens. Interprétation des traductions faites sur les inscriptions perses.

TROISIÈME LIVRE : Explication des textes assyriens de Ninive et de Babylone.